

PRÉSENTATION

F. Quesada Sanz (UAM)
M. Navarro Caballero (CNRS Univ. Bordeaux 3)
F. Cadiou (Univ. Bordeaux 3)

La Table Ronde internationale dont est issu le présent volume s'est tenue à la Casa de Velázquez les 22 et 23 janvier 2009 et constitue la deuxième étape d'une réflexion collective sur l'archéologie de la guerre, menée dans le cadre d'un programme financé par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) française : «La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (III^e-I^{er} s. av. J.-C.)». Ce programme franco-espagnol réunit des chercheurs de plusieurs universités espagnoles (Alcalá de Henares, Autonome de Madrid, Complutense de Madrid, León, Salamanque, Saragosse) et françaises (Bordeaux 3, Toulouse 2, Rennes 2). Les questions de méthode, fondamentales dès lors que l'on s'intéresse à la problématique des traces, ont par définition représenté un point de départ. Les résultats d'une première rencontre consacrée à ce thème ont été publiés en 2009 dans le n° 8 de la revue *Salduie*, sous la direction de F. Cadiou, M. Navarro Caballero et A. Magallón Botaya: *La guerre et ses traces dans la péninsule Ibérique à l'époque de la conquête romaine : approches méthodologiques* (Madrid, 23-24 novembre 2007), *Salduie*, 8, 2008. Les différentes contributions y mettaient en évidence la difficulté à caractériser archéologiquement une trace de guerre, qu'on ne saurait simplement ramener ni aux indices d'abandon des sites ni aux témoignages d'une présence militaire ni même aux attestations d'épisodes violents, puisque tous ces éléments peuvent trouver leur place dans d'autres contextes que celui de la guerre elle-même. Il ne s'agit pas bien sûr de nier toute possibilité d'appréhender celle-ci dans le registre matériel, mais plutôt de souligner les précautions indispensables à observer —et trop souvent sous-estimées—, lorsque l'on cherche à identifier des traces directes des conflits du passé lointain.

De ce point de vue, certaines catégories de vestiges méritent de toute évidence une attention particulière. C'est le cas notamment des différents types de *militaria*, lorsqu'ils sont retrouvés hors contexte funéraire. Le lien des armes, offensives ou défensives, avec la guerre et la violence n'a pas besoin d'être démontré. Par définition, les armes sont des outils destinés à tuer et à mutiler, ou à l'inverse employés pour se protéger contre de tels risques. Elles sont donc associées aux conflits ouverts, qu'il s'agisse du combat, de la rapine, ou de la violence intra-communautaire. A ce titre, elles offrent, dans le domaine matériel, un reflet des pratiques de combat de ceux qui les manient et, au-delà, un écho des conceptions guerrières de la société à laquelle ils appartiennent. Mais, bien plus encore, elles apparaissent comme le symbole du statut de celui qui les porte, celui qui peut et doit exercer la violence au nom de sa communauté ou de son groupe. Pour toutes ces raisons, la réflexion d'ensemble amorcée à l'occasion de la première table ronde se devait d'être prolongée par une approche plus spécifiquement consacrée à un type de traces à propos desquelles un rapport étroit avec la guerre pouvait être

à première vue postulé. C'est dans cet esprit que le choix a été fait de concentrer le second colloque du programme sur cette question des découvertes de pièces d'armement sur les sites de la péninsule Ibérique pour la période concernée. Comment doit-on interpréter les trouvailles fréquentes d'armes de guerre en dehors des nécropoles ? Que peuvent-elles nous dire de la nature d'un site et de son histoire ? La mise en regard de ces *realia* avec le discours véhiculé par les textes et par les images, qui permet de souligner la valeur symbolique des armes dans ces sociétés anciennes, invite en effet, contrairement à une tentation fréquente, à ne pas se contenter de considérer la présence de tels objets comme un simple marqueur d'événements guerriers survenus sur les sites en question.

Sur les onze communications réunies dans la présente publication, certaines sortent délibérément du cadre géographique et/ou chronologique fixé initialement au programme : R. Roure présente ainsi un lot d'armes retrouvé dans un niveau d'occupation du III^e s. a.C. sur un site important de la basse vallée du Rhône, dans le sud de la France ; A. et S. Wilbers-Rost reviennent sur le dossier emblématique de Kalkriese, identifié comme l'emplacement de la fameuse bataille du Teutoburg en 9 apr. J.-C. ; enfin, deux communications, celles de J. Aurrecochea et C. Fernández Ibáñez, dressent le bilan des pièces d'armement romaines connues dans la péninsule Ibérique pour le Haut-Empire. Conformément à l'orientation privilégiée depuis le précédent colloque, le but est d'offrir ainsi une meilleure mise en perspective des discussions relatives à l'Hispanie républicaine en les confrontant autant que possible aux débats suscités dans d'autres contextes. Trois grands axes ont été retenus, à l'intérieur desquels sont mêlées les contributions portant sur la péninsule Ibérique de la fin de l'Âge du Fer et celles qui apportent un point de comparaison par un éclairage extérieur. Les deux premiers concernent l'interprétation des *militaria* découverts dans le registre archéologique, en distinguant entre le cas des sites d'habitat et celui, plus spécifique, des camps militaires qui sert souvent de référent en la matière. Le dernier élargit la perspective en proposant une approche plus historique et anthropologique, qui rappelle que ces trouvailles concernent des objets chargés d'une signification dont, au-delà de leur usage à la guerre, il convient également de tenir compte.

Un premier constat s'impose. Les découvertes d'armes en-dehors des nécropoles ou des sanctuaires représentent une proportion finalement assez faible des *militaria* connus, aussi bien dans la péninsule Ibérique (F. Quesada ; M. Salinas) que dans le reste du monde méditerranéen (M. Gabaldón). Aussi n'est-il guère étonnant que certaines découvertes récentes spectaculaires, comme celles du Cailar en Gaule méridionale, concernent très probablement une aire sacrée en usage tout au long du III^e s. a.C. (R. Roure). Pour l'aire Ibérique, ce déséquilibre est encore renforcé par les inégalités entre les sites et entre les périodes chronologiques : ainsi le matériel issu de La Bastida de les Alcuses (Mogente, Valencia), daté de la seconde moitié du IV^e s. a.C., représente jusqu'à 16% des armes retrouvées en contexte d'habitat ibère, ce qui suffit à donner une idée de la faiblesse de la documentation pour la période suivante. On notera enfin que même les sites associés à une présence plus ou moins prolongée de l'armée romaine livrent un matériel moins abondant qu'on pourrait l'imaginer. En témoigne le peu de trouvailles déposés par A. Schulten au musée de Mayence à la suite de ses campagnes de fouilles à Numance et Renieblas (M. Luik), qui fait écho au caractère très fragmentaire des restes d'équipement, parfois difficiles à identifier, provenant des camps d'époque impériale (J. Aurrecochea ; C. Fernández Ibáñez). Les champs de bataille ne font pas exception sur ce point. Certes, le site de Kalkriese, qui en est l'un des rares exemples et qui a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles exemplaires depuis 1987, a livré environ 5000 objets qu'il est possible de mettre en relation avec l'équipement des légions de Varus (A. et S. Wilbers-Rost). Mais ce chiffre ne doit pas faire illusion : la plupart sont de petits fragments en mauvais état. A. et S. Wilbers-Rost estiment du reste que l'inhabituelle abondance —toute relative— de

ces vestiges s'explique en grande partie par le contexte particulier de la *clades variana* : la défaite totale, loin de ses bases, d'une armée nombreuse et bien équipée. À l'opposé, l'absence quasi-totale d'artefacts germaines suggère que les vainqueurs récupéraient leurs morts et leurs blessés, qui laissaient ainsi moins de traces, tandis que les objets romains correspondent à ce qui avait été laissé sur place après le pillage des cadavres des vaincus. Comme l'archéologie en donne maints exemples, ce sont donc essentiellement des traces résiduelles qui parviennent jusqu'à nous. Ceci vaut du reste pour les établissements militaires en contexte de paix : J. Aurrecoechea relève ainsi à propos des armures d'époque impériale que la grande majorité des trouvailles sont des pièces hors d'usage destinées au recyclage. De ce point de vue, ce matériel présente certaines analogies avec les armes défonctionnalisées fréquemment déposées dans les sanctuaires, pour des raisons rituelles cette fois (M. Gabaldón). Dans les deux cas, la guerre elle-même n'est qu'en arrière-plan. Ainsi, la question de la représentativité de ces dépôts reste posée, tout comme l'est celle des rares armes retrouvées sur les sites d'habitats ibères (F. Quesada).

Lorsqu'elles sont rapprochées des objets associés aux nécropoles ou des autres types de sources se rapportant à l'armement (textes, iconographie), ces découvertes peuvent contribuer néanmoins à l'élaboration de typologies (M. Luik ; E. Maestro). Celles-ci permettent, avec toute la prudence requise par les limites de cette documentation, de proposer des restitutions des panoplies et des modes de combat selon les peuples et les époques. M. Salinas en fournit ici une excellente illustration pour le monde celtibère, marqué notamment par l'existence d'une infanterie montée qui exprimait sur le champ de bataille la position sociale de son aristocratie. De même, la communication de C. Fernández Ibáñez récapitule les différentes catégories d'armes que les découvertes effectuées au cours des fouilles du site d'Herrera de Pisuerga (Palencia) ont permis d'attribuer à la *legio IIII Macedonica*, fournissant ainsi des données nouvelles sur l'équipement d'une légion romaine entre le dernier tiers du I^{er} s. a.C. et le premier quart du I^{er} s. p.C. Quant à J. Aurrecoechea, il souligne aussi que ce sont les pièces de *lorica segmentata* retrouvées dans la péninsule Ibérique qui ont permis d'affiner la chronologie de l'adoption de cette cuirasse si particulière qui équipe les armées romaines à partir du changement d'ère.

En revanche, la possibilité de considérer les *militaria* retrouvés hors contexte funéraires comme autant de marqueurs des moments où les sites concernés ont pu être directement associés à un conflit, quelle que soit la nature de celui-ci, suscite davantage de réserves. Il faut faire la place à la variété des explications que l'on peut apporter à cette présence d'armes : celle-ci peut être le témoin de la destruction violente du site, mais aussi le reflet de sa vocation militaire particulière ou encore l'indice d'une diffusion des armes dans les sociétés considérées. F. Quesada examine ces questions à partir du dossier ibère. Il insiste notamment sur le fait que la distribution spatiale des armes dans les sites ibères les mieux documentés suggère un accès généralisé des hommes libres et des propriétaires aux armes. La nature militaire d'un site ne se déduit donc pas nécessairement de la présence d'armes, même sous une forme *a priori* inhabituelle : ainsi, selon F. Quesada, l'interprétation du Puntal dels Llops comme un « fortin » ibère de la fin du III^e ou du début du II^e s. a.C. est loin d'être une évidence, malgré la présence inhabituelle d'une panoplie complète retrouvée par les fouilleurs dans la zone 4. En outre, une dispersion d'armes sur un site a peu de chance de représenter une sorte de photographie du moment guerrier lui-même, y compris dans le cas des champs de bataille, pour lesquels on attendrait pourtant un tel cas de figure : comme le rappellent A. et S. Wilbers-Rost, l'éparpillement des fragments d'équipement à Kalkriese n'est plus interprété aujourd'hui comme le reflet des différentes phases de la bataille et l'on a renoncé, comme on avait pu le faire au départ, à déterminer l'intensité des combats à partir des concentrations de vestiges. Désormais, il apparaît que la plupart des *militaria* retrouvés ne sont pas la conséquence du combat proprement

dit, mais de ses conséquences immédiates, en particulier du pillage et du dépouillement des cadavres par les vainqueurs. Les auteurs vont d'ailleurs jusqu'à reconnaître que la seule raison pour laquelle nous pouvons avec certitude mettre ces objets en relation avec un champ de bataille et non avec un site romain d'une autre nature est qu'ils apparaissent dans une zone dont nous savons qu'elle n'était pas contrôlée par les Romains à cette date. D'autre part, il convient de ne pas sous-estimer ce qu'on appelle en archéologie les processus post-dépositionnels, dont on commence de mieux en mieux à tenir compte dans l'interprétation des découvertes.

En fin de compte, cette seconde table ronde aboutit par d'autres voies à des résultats qui rejoignent certaines des conclusions auxquelles était parvenue la première rencontre. Les traces directes des conflits sont les plus rarement attestées, ou en tout cas les moins lisibles, y compris lorsque nous avons affaire à une catégorie de vestiges aussi connotée que l'armement. Sur le plan archéologique, notre appréhension de la guerre comme *événement* est très inférieure à celle que nous pouvons avoir d'elle comme *phénomène*. Il est significatif que ce soit à travers certaines particularités du monnayage, comme les armes figurant sur les revers des monnaies au cavalier ibérique, que l'on puisse proposer de repérer l'engagement d'armées celtibères dans les opérations militaires de la fin du II^e s. a.C. (F. López Sánchez). C'est aux questions de mémoire et d'identité qu'invitent également à réfléchir les représentations de boucliers sur d'autres monnayages (M. P. García-Bellido) et non aux déroulements des conflits. L'iconographie de la céramique ibérique décorée de scènes figurées, étudiée ici pour l'Aragon par E. Maestro, témoigne avant tout, pour sa part, de la force des représentations et du prestige tiré du maniement des armes. Liés notamment à la valeur symbolique de celles-ci, les témoignages indirects de la guerre sont en effet les plus nombreux. C'est surtout par les trophées, le butin ou les dépôts symboliques que la relation de ces sociétés anciennes avec la guerre se laisse le plus volontiers saisir.

Nous ne saurions clore cet avant-propos sans renouveler nos remerciements à l'ensemble des participants à cette Table Ronde, à l'ANR pour son soutien financier, ainsi qu'à l'institution, la Casa de Velázquez, qui a accueilli pour la seconde fois une rencontre scientifique de notre programme et qui en a permis le bon déroulement. Notre gratitude s'adresse ainsi à Monsieur Jean-Pierre Etievre, son directeur, ainsi qu'à Monsieur Daniel Baloup, son Directeur d'études de la section d'Histoire Ancienne et Médiévale.